

vaient l'entendre sans se sentir pénétrés, persuadés, et sans prendre la résolution de mieux faire le catéchisme. « Mes chers frères, nous disait-il un jour, que votre emploi est élevé aux yeux de Dieu ! Que vous êtes heureux d'avoir été choisis pour une fonction si noble ! Vous faites ce que Jésus-Christ a fait sur la terre ; vous enseignez les mêmes mystères, les mêmes vérités ; vous faites ce qu'ont fait les apôtres, les docteurs de l'Eglise et les plus grands saints ; vous exercez un emploi que les anges vous envient et qu'il ne leur est pas donné de remplir. Vous avez entre vos mains le prix du sang de Jésus-Christ ; vos nombreux enfants vous seront, après Dieu, redevables de leur salut. Le divin Sauveur vous donne à cultiver la plus belle portion de son Eglise ; il vous confie ceux qu'il a le plus aimés : les enfants ! les enfants dont il est l'ami ; les enfants qu'il appelle à lui, qu'il aime à voir autour de lui : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent* ; les enfants, avec lesquels il prend ses délices : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* ; les enfants qu'il a caressés et bénis. Et ce divin Sauveur, pour vous porter à prendre un grand soin de ces tendres enfants, pour vous porter à les respecter, à les traiter avec bonté, vous assure que *tout ce que vous faites au moindre d'entre eux, c'est à lui-même que vous le faites*. Elever un enfant, c'est-à-dire l'instruire des vérités de la religion, le former à la vertu et lui apprendre à aimer Dieu, c'est une fonction plus sublime et plus élevée que celle de gouverner le monde ! Apprendre à un enfant une leçon de catéchisme, une prière, telle que le *Pater*, l'*Ave Maria*, c'est une action plus grande et plus méritoire aux yeux de Dieu que de gagner une bataille ; un catéchisme, j'entends un catéchisme bien fait, vaut plus que les plus grandes pénitences que vous pourriez faire, c'est saint Grégoire le Grand qui nous l'enseigne : « Celui, dit ce saint docteur, qui macère « son corps par les austérités de la pénitence, est moins « agréable à Dieu et a moins de mérite à ses yeux que celui

« qui travaille à lui gagner des âmes ! » Avez-vous jamais bien compris cela ? Aussi Notre-Seigneur, qui est la vérité même, nous assure que *celui qui pratique et qui enseigne aux autres les vérités chrétiennes, les commandements de Dieu, sera grand dans le royaume des cieux*. De même que nous appelons grands parmi les hommes ceux qui se font remarquer par leur génie, l'élévation et la noblesse de leurs sentiments, par leurs actions glorieuses et leur mérite distingué, ainsi Dieu appelle grands ceux qui enseignent sa sainte loi et qui apprennent aux autres à l'observer par leurs leçons et par leurs bons exemples. »

« Mes chers frères, nous disait-il dans une retraite, quelquefois vous êtes effrayés au souvenir des fautes de votre vie passée, vous craignez la mort, vous tremblez à la pensée de l'enfer ; mais vous avez un moyen sûr et efficace de vous rendre la mort douce et de vous préserver de l'enfer. Ecoutez ce que dit le Saint-Esprit par la bouche de l'apôtre saint Jacques : *Celui qui convertira un pécheur sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés*. Que de péchés vous pouvez faire éviter ! Que d'âmes vous pouvez sauver ! Que d'enfants vous pouvez préserver de l'enfer ! Combien de fois par conséquent vous rachetez votre âme en sauvant celle de votre prochain ! Combien de fois vous couvrez la multitude de vos péchés, si vous remplissez bien le ministère qui vous est confié ; si, par votre vigilance et une exacte surveillance, vous empêchez vos enfants d'offenser Dieu ! Le nombre de fautes que vous pouvez faire éviter est incalculable. Vous avez, je suppose, cinquante, soixante, quatre-vingts, et même souvent cent enfants dans votre classe. Si ces enfants n'étaient pas chez vous, ils seraient pour la plupart dans les rues, dans de mauvaises compagnies, où ils apprendraient à jurer, à blasphémer et à faire d'autres actions non moins mauvaises. Je dis donc que, lors même que vous n'apprendriez rien à ces enfants et que vous ne feriez que les garder et les sortir des rues, vous feriez un bien

infini ; car il n'est peut-être aucun de vos élèves, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, qui ne commît tous les jours plusieurs fautes que vous leur faites éviter en les tenant en classe. Saint Jean-François Régis disait : *Si je puis seulement faire éviter un seul péché, je m'estimerai bien récompensé de tous mes travaux*. Combien vous devez estimer votre état, vous qui pouvez en faire éviter des centaines tous les jours ! Comptez les jours que vous avez passés à faire la classe, les enfants que vous avez instruits et surveillés ; vous verrez le bien que vous avez fait et celui que vous pouvez faire encore.

« Mais ici, je vous entends m'opposer une objection. Vous convenez qu'il y a du bien à faire parmi les enfants, et même qu'on les forme facilement à la vertu ; mais vous ajoutez avec douleur qu'il en est bien peu qui conservent les principes que vous leur donnez, et que presque tous se laissent entraîner par le torrent des passions, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de l'adolescence. A cela je réponds que c'est déjà un grand bien de conserver ces enfants dans l'innocence pendant quelques années, de les former à la vertu et aux pratiques de la piété chrétienne, de leur donner une solide instruction religieuse et de leur procurer la grâce d'une bonne première communion. Mais le fruit de vos travaux ne se borne pas là : les enfants que vous avez élevés avec soin, ayant connu les amabilités et les charmes de la vertu, sachant par expérience combien Dieu est bon, combien on est heureux à son service, plus tard, s'ils s'égarèrent, leur retour à la religion sera beaucoup plus facile. Comme ils ne trouveront pas dans les plaisirs et les biens de ce monde le bonheur qu'ils s'étaient promis, ils abandonneront les sentiers du vice pour rentrer dans la voie de la vertu. Voyez l'enfant prodigue : qu'est-ce qui le porte à venir se jeter aux pieds de son bon père ? C'est la comparaison qu'il fait du bonheur et des biens dont il jouissait dans la maison paternelle, avec l'état malheureux où il est réduit depuis qu'il l'a abandonnée. S'il n'avait pas connu son père et le bonheur d'être auprès de lui, il n'aurait proba-

blement jamais pensé à venir se jeter dans ses bras et à rentrer dans son amitié. Une bonne première communion est un gage de salut, j'oserais presque dire une marque de prédestination, c'est un pied dans le ciel. Nous voyons dans l'Évangile que Notre-Seigneur a apporté la grâce et le salut partout où il a été bien accueilli, et qu'il n'a prédit que des malheurs à ceux qui n'ont pas su profiter de sa visite, à ceux qui l'ont mal reçu. Quand un homme va dans une maison avec des pensées de paix et des sentiments d'amitié, s'il y est mal traité, il se retire avec indignation, en promettant de ne jamais remettre les pieds dans cette maison. Telle est la conduite que tient ordinairement Notre-Seigneur, quand il vient dans un cœur pour la première fois; s'il y est mal reçu, s'il y trouve le péché mortel et le démon ses ennemis, il se retire pour ne plus revenir. Une des raisons pour lesquelles tant de personnes s'éloignent des sacrements, c'est qu'elles les ont profanés la première fois qu'elles s'en sont approchées. Procurer à un enfant la grâce d'une bonne première communion, c'est donc lui assurer le plus précieux de tous les biens; c'est le mettre, c'est l'établir dans la voie du salut; c'est lui donner le moyen le plus sûr et le plus efficace pour s'y maintenir et pour être toute sa vie un bon chrétien.

« Mais préparer un enfant à sa première communion n'est pas l'affaire de quelques jours, c'est l'affaire de plusieurs mois et quelquefois de plusieurs années. En effet, il faut du temps pour instruire solidement un enfant, pour le corriger de ses défauts et le former à la vertu, pour lui inspirer des sentiments de piété, lui faire aimer la loi de Dieu et lui faire prendre l'habitude des pratiques religieuses. Pareillement, c'est par des leçons souvent et longtemps répétées qu'on lui fait comprendre l'importance de la grande action qu'il va faire, et qu'on le met dans les dispositions qu'elle demande de lui. Vous devez sans doute disposer vos enfants à la première communion, par une retraite de quelques jours; mais cette retraite, qui peut produire les plus grands fruits, et que je

vous recommande de faire avec tout le soin et le zèle dont vous êtes capables, n'est que la préparation prochaine et le dernier effort que vous devez faire pour mettre vos enfants en état de recevoir Jésus-Christ. La grande préparation doit commencer dès qu'ils ont huit à neuf ans; dès cet âge, il faut leur parler de cette grande action, des dispositions qu'elle demande d'eux, et leur indiquer les moyens de s'y préparer. »

Pendant huit ans que le P. Champagnat fut vicaire à La Valla, il fit exactement ce qu'il recommande ici à ses frères. Comme nous l'avons remarqué dans sa vie, il réunissait les tout petits enfants pour leur faire le catéchisme, leur apprendre à prier, à assister avec modestie et piété aux offices de l'Église, et pour leur parler de leur première communion. Il les confessait tous les trois mois, les surveillait pendant les offices, leur recommandait de fuir les mauvaises compagnies et d'aller aux écoles, les engageait à faire quelques prières à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à leur ange gardien, pour obtenir la grâce de faire une bonne première communion. Lorsque le temps de cette première communion approchait, il les suivait de plus près, il leur faisait le catéchisme et les obligeait à assister à la sainte messe presque tous les jours, les confessait plus souvent, et enfin il terminait cette longue préparation par une retraite de plusieurs jours, pendant laquelle il était continuellement avec eux, afin de leur inspirer les saintes dispositions qui sont nécessaires pour recevoir Jésus-Christ.

En parlant de la première communion, il ne manquait jamais de recommander aux frères de combattre la mauvaise honte qui porte souvent les enfants à dissimuler et à cacher leurs péchés. « Un des pièges les plus dangereux du démon, leur disait-il, c'est d'exagérer l'énormité des fautes, d'en donner aux jeunes gens une grande confusion, de leur faire croire que s'ils les accusent, le confesseur les grondera et les empêchera de faire leur première communion. Combattez cette dangereuse tentation, et dites-leur : Mes enfants, vos

fautes ne sont pas toujours aussi graves qu'elles vous paraissent ; souvent le démon vous fait croire qu'une chose est péché mortel, tandis qu'elle n'est qu'un péché fort léger ; d'ailleurs, quelque grandes et quelque nombreuses que soient vos fautes, elles ne surprendront jamais le confesseur, et elles ne vous rendront pas indignes de la première communion, si vous les confessez et les détestez sincèrement. — Instruisez-les avec soin de la nécessité de l'intégrité de la confession ; efforcez-vous de leur inspirer une extrême horreur du sacrilège, et faites-leur bien comprendre que le plus grand malheur qui pût leur arriver serait de profaner les sacrements. Il est de la dernière importance d'insister et de revenir souvent sur ce sujet ; vos instructions, si elles sont préparées avec soin, et si vous les confirmez par quelques traits d'histoire bien choisis, ne seront jamais sans fruit. »

« Le véritable zèle, disait le Père Champagnat dans une autre instruction, est généreux et constant. Il doit en être ainsi ; car le salut d'une âme est une grande chose, et il mérite bien qu'on l'achète par de grands sacrifices. Pour le procurer, Dieu a donné son propre Fils ; pour le procurer, Notre-Seigneur s'est fait homme, il s'est assujéti à toutes nos infirmités, au péché près ; il a travaillé trente-trois ans ; il a versé son sang et sacrifié sa vie, il s'est anéanti dans l'Eucharistie, et il s'immole tous les jours sur nos autels. Si nous voulons gagner les enfants à Dieu, si nous voulons coopérer à leur salut avec Jésus-Christ, il nous faut, à l'exemple du divin Sauveur, sacrifier nos travaux, nos soins, nos forces, notre santé, et, s'il est nécessaire, notre vie même. Le salut d'une âme ne s'achète jamais à un moindre prix : cela se comprend, puisque cette âme a coûté le sang et la vie d'un Homme-Dieu. Un Frère qui n'a pas ce dévouement n'est pas digne de la mission qui lui est confiée. Le zèle véritablement généreux ne recule devant aucun sacrifice, il ne s'épargne jamais, il saisit toutes les occasions d'être utile aux enfants, de les instruire, de les corriger de leurs défauts, de les former

à la vertu et de les porter à Dieu ; il se fait tout à tous, il prend tous les moyens, toutes les formes pour procurer leur salut. Le frère qui ne quitte ses enfants ni le jour ni la nuit, qui les suit partout, qui sacrifie ses récréations, ses études, son repos, pour se trouver avec eux, pour les tenir dans le devoir et conserver leur innocence, qui, partout, est occupé de leur éducation et de leur sanctification, a un zèle véritablement généreux. Celui, au contraire, qui, tout préoccupé de sa santé, de ses petits intérêts, de ses commodités, calcule les soins qu'il doit donner à ses enfants, et ne fait que ce à quoi il est rigoureusement obligé, n'a pas un zèle généreux. J'entends quelquefois des frères qui disent que la classe est trop pénible et qui désirent d'en être déchargés ; s'ils connaissaient le prix des âmes, et combien il est agréable à Dieu de contribuer au salut d'une seule, cinquante ans de classe ne leur coûteraient rien pour mettre un seul enfant dans la voie du salut. D'autres trouvent les enfants difficiles, grossiers, ingrats, pleins de défauts, et ne peuvent se souffrir au milieu d'eux. Ces frères n'ont point de zèle, ils n'ont pas l'esprit de leur vocation, l'esprit de Jésus-Christ, et ne savent pas ce que c'est que de faire l'œuvre de Dieu. Si les enfants étaient parfaits, ils n'auraient pas besoin de vos soins : c'est parce qu'ils ont des défauts qu'il est nécessaire de leur donner une bonne éducation, et qu'il y a du mérite à les instruire, à les supporter, à les former. Voyez ce qu'il en a coûté aux apôtres pour convertir le monde : tous ont donné leur vie pour l'accomplissement de cette tâche. Voyez encore ce qu'il en coûte aux missionnaires pour instruire les sauvages du Nouveau-Monde et de l'Océanie : ils s'exposent à tous les sacrifices, à toutes les privations pour procurer le salut de ces infidèles ; et nous prétendrions sauver les âmes sans souffrir ! et nous chercherions une vie aisée et commode ! et nous nous plaindrions, quand nous éprouvons quelques contradictions de la part des enfants ou de leurs parents ! Si telle est notre conduite, hélas ! que nous connaissons peu les

voies de Dieu ! Que nos pensées et nos sentiments sont bas et charnels ! C'est par la croix et les souffrances que Jésus-Christ a racheté les âmes, et nous voulons travailler à leur salut par les délices et par les satisfactions de la nature. Avec de tels sentiments est-il étonnant que nous ne fassions aucun bien et que notre ministère soit stérile ?

« Mais une autre chose qui n'est pas moins nécessaire que la générosité, et qui est la marque d'un véritable zèle, c'est de prier pour les enfants qui nous sont confiés. Vos instructions, vos bons avis, vos corrections même, sont une semence que vous jetez dans l'esprit et dans le cœur de vos enfants ; mais pour lever et pour porter du fruit, cette semence doit être arrosée par la prière. Sans humidité, la terre ne produit rien ; sans prière nous ne pouvons rien faire, ni pour nous ni pour les autres. Plus certains enfants ont des défauts, plus ils sont difficiles à conduire, à former, moins ils profitent de vos instructions et de vos soins, plus vous devez prier pour eux. De tels enfants ne se gagnent à Dieu que par la prière ; recommandez-les donc tous les jours à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge. Votre persévérance à prier pour eux est le plus grand acte de charité que vous puissiez exercer à leur égard, et le moyen le plus sûr de les changer et de les ramener dans les sentiers de la vertu. »

Après ce discours qu'il avait prononcé avec beaucoup d'énergie, s'étant arrêté un instant pour respirer, un frère profita de ce moment de repos, et se leva pour lui demander si les jours de fête de la sainte Vierge et autres, lorsqu'on fait les offices à l'église, les frères ne feraient pas bien de donner congé entier aux enfants, afin d'avoir plus de temps pour se recueillir et pour prier. « Mon cher ami, lui répliqua le Père, vous ne pouvez rien faire de mieux ce jour-là que d'être au milieu de vos enfants. Réunir ces petits enfants chez vous, les faire prier, leur apprendre et réciter l'évangile, leur donner une petite instruction sur le mystère du jour, les conduire aux offices, c'est pour vous la plus excellente de toutes les

prières ; c'est un acte de charité et de zèle qui sera plus agréable à Marie que si vous étiez tout le jour prosterné aux pieds de ses autels. D'ailleurs, vous ne pouvez choisir une occasion plus favorable pour faire à vos enfants un catéchisme sur la sainte Vierge, et je ne pense pas qu'il y ait un seul frère qui se décidât à passer une fête de celle qui est la Mère, la Patronne, le Modèle et la première Supérieure des membres de cet institut, sans parler d'elle aux enfants. Car, un véritable frère de Marie ne se contente pas d'aimer et de servir cette auguste Vierge, il s'efforce de la faire aimer et servir par tous ses élèves, et il prend tous les moyens que lui suggèrent son zèle et sa piété pour leur inspirer un profond respect, une confiance sans bornes et un amour tout filial pour cette divine Mère. La dévotion à Marie aime à se répandre, et c'est une preuve que l'on n'a pas cette précieuse dévotion, quand on ne cherche pas à la communiquer, et qu'on a peu de zèle pour étendre et pour propager le culte de la sainte Vierge. »

La règle prescrit de faire le catéchisme deux fois le jour. Dans les commencements, on le faisait même trois fois ; car tous les soirs, à la tombée de la nuit, les enfants du bourg, soit ceux qui fréquentaient l'école, soit ceux qui n'y venaient pas, se réunissaient à l'établissement, et un frère leur faisait le catéchisme pendant une heure ; en outre, les frères allaient encore, particulièrement le jeudi et le dimanche, faire le catéchisme dans les hameaux de la paroisse. Plus tard, quelques jeunes frères ayant laissé s'affaiblir en eux cet esprit de zèle dont les anciens frères étaient animés, crurent qu'ils suffirait de faire le catéchisme une fois le jour. Ils en firent la proposition au P. Champagnat, et, pour la lui faire agréer et le porter à entrer dans leurs vues, ils lui dirent que le temps leur manquait pour les autres parties de l'enseignement. « Mes amis, leur dit le Père, dans notre règlement, nous avons donné à chaque spécialité que vous devez enseigner le temps convenable ; et lors même que ce temps serait court pour quelques-unes des sciences marquées dans votre pro-

gramme, ce n'est pas le catéchisme qu'il faudrait retrancher, car ce serait abandonner notre but, mais quelqu'une des parties de l'enseignement primaire qui sont moins essentielles. — Mon Père, répliqua un des frères, elles me paraissent toutes nécessaires pour le succès des écoles. — Oui, mais le catéchisme sert plus que toutes les sciences à la prospérité des écoles, et de plus il est nécessaire à l'enfant pour sa bonne conduite, pour le succès des affaires temporelles dont il sera chargé, et surtout pour la réussite de la grande affaire de son éternité. — Mon Père, permettez que je vous fasse observer que les frères de la Doctrine chrétienne, qui sans doute tiennent autant que nous au catéchisme, ne le font qu'une fois le jour. — Cela ne prouve nullement que vous ne deviez le faire vous autres qu'une seule fois :

« 1<sup>o</sup> Parce qu'il est bien probable que si le vénérable abbé de la Salle fondait aujourd'hui son institut, il prescrirait à ses frères de faire le catéchisme deux fois par jour. En effet, quand la congrégation des frères des Ecoles chrétiennes fut fondée, il y a plus de cinquante ans, les parents, qui à cette époque, étaient éminemment religieux, faisaient eux-mêmes l'éducation de leurs enfants, et les frères n'avaient qu'à compléter dans leurs écoles les instructions reçues dans la famille. Aujourd'hui, les choses sont malheureusement bien changées ; les parents, pour la plupart, ne connaissent ni ne pratiquent la religion ; ils sont entièrement livrés au soin de leurs affaires temporelles, et ne s'occupent pas de l'éducation de leurs enfants ; ils se reposent totalement sur vous de ce soin. Il est donc nécessaire, dans le temps où nous vivons, de faire plus souvent le catéchisme dans les écoles qu'on ne l'y faisait autrefois.

« 2<sup>o</sup> Parce que nous n'avons pas les enfants autant de temps que les frères des Ecoles chrétiennes. Dans les villes les enfants viennent plus jeunes à l'école ; ils y viennent plus longtemps et plus assidûment. En outre, ils sont ordinairement plus intelligents, et étant habitués à parler français, ils

comprennent beaucoup mieux les instructions des frères. Quant à nous, nos écoles étant presque toutes dans les campagnes, nous n'avons les enfants que quelques mois de l'année ; souvent, ils sont déjà grands quand on nous les envoie, et, dès qu'ils peuvent travailler, on les retire. Il est donc nécessaire que nous profitons du peu de temps que nous les avons, pour les instruire suffisamment des vérités du salut, et pour cela, que nous fassions le catéchisme deux fois le jour. Bien souvent, il est arrivé qu'il a fallu le faire trois fois à l'époque d'une première communion, sans cela les enfants n'y auraient pas été préparés convenablement. D'ailleurs, quoique nous fassions le catéchisme deux fois le jour, nous ne donnons pas plus de temps à cet exercice que les frères des Ecoles chrétiennes, lesquels y consacrent une demi-heure les jours ordinaires, une heure les veilles de congé et une heure et demie les jours de dimanche et de fête, ce qui leur fait cinq heures par semaine. Or nous n'en avons pas davantage. »

Mais ce n'est pas seulement dans ses instructions que le P. Champagnat s'efforçait d'inspirer à ses frères un saint zèle pour la sanctification des enfants ; dans ses entretiens particuliers et dans ses lettres, il revenait sans cesse sur ce même sujet. « Je désire et je souhaite, dit-il dans une circulaire adressée à toutes les maisons de l'institut, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, notre divin modèle, vous ayez une tendre affection pour les enfants. Rompez-leur avec un saint zèle le pain spirituel de la religion ; faites tous vos efforts pour les former à la piété et pour graver dans leur cœur des sentiments de vertu qui ne s'en effacent jamais.

« Dites à vos enfants, écrit-il à un frère, que Dieu aime bien tous ceux d'entre eux qui sont sages, parce qu'ils ressemblent à Jésus, qui est infiniment sage ; et qu'il aime encore ceux qui ne le sont pas, parce qu'il espère qu'ils le deviendront. Dites leur aussi que la sainte Vierge les aime, parce quelle est spécialement la mère de tous les enfants qui sont dans nos écoles. »